Document generated on 05/03/2024 6:58 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Album double où les plages au rayon laser

Danielle Fournier

Number 22, Summer 1984

Autour de la théorie... des femmes

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15840ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fournier, D. (1984). Album double où les plages au rayon laser. *Moebius*, (22), 9–21.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

DANIELLE FOURNIER

Album double où les plages au rayon laser

Pour les femmes que j'ai aimées
et qui ont fait mon histoire;

pour celles avec qui tout a été impossible;

pour les autres;

pour M.-C. L.-B. et, l'homme que j'aime.

Ecrire ou vouloir écrire *Autour de la théorie... des femmes*, c'est se situer d'emblée dans une idéologie absolument binaire, ou dangereusement telle, celle du féminin par rapport au masculin et celle de la théorie par rapport à de la non-théorie. Afin de franchir cette limite, de dépasser ces axes à la fois réducteurs et réduits malgré tout, nous ne pouvons faire autrement que de vivre et d'accepter de vivre avec cette réalité, qu'il nous faut nous avouer car elle nous dépasse trop souvent, cette réalité donc, ce réel si on veut, qu'il y a des hommes et des femmes, en dépit de ou avant même «l'être humain», et que l'un comme l'autre entretiennent avec cette réalité et ce réel qui nous échappent, des rapports qui ne sont jamais que les leurs, différents et différentiels.

Des femmes et des théories, l'effet du féminin dans la théorie, la réflexion, la pensée, etc., c'est aussi l'effet de la féminité chez les femmes. Quand nous saurons comment parler *vraiment* du féminin, peut-être saurons-nous aussi comment parler du reste... et transformer la parole en discours. C'est donc un texte laboratoire qui se dé-livre ici. Dans le champ de la répétition et de la reprise, le clivage du théorique, de l'analytique et du fictionnel a sa vertu particulière, celle de ne pas nier le féminin, la féminité, les femmes et de là, l'instinct de vie.

Naître femme, n'être que femme diraient certains, mais laissons cela à d'autres, donc, naître femme ou le devenir pose de même manière mais de postulats et même de théorèmes autres, cette question: qui donc est *en train* d'habiter et d'actualiser ce corps? à qui laisse-t-il la place? que devient-il puisque celle qui ne «travaille» pas est trop occupée par *être la femme et, cherchez-la* puisqu'elle est dans son devenir *total*, et l'autre, cette autre femme, est trop souvent préoccupée à travailler pour l'être, *cette femme*.

Le refus du féminin des femmes est le refuge de celui et de celle qui ne peuvent habiter une maison: dissocier le corps et l'âme, le sexuel et le spirituel, le dedans et le dehors alors que c'est dans le partage du sexe et du sexuel que s'historise l'acte amoureux. Aucune fiancailles, aucune noces, ni même dans l'avenir, qu'un espace sans admiration et sans pureté, et si nous avions pu cohabiter dans ce même espace, un lieu de désir, synonyme d'intervalle. Un ange passe...

Il me semble donc que de parler ainsi de ce corps, c'est aussi de l'espace qu'il s'agit, qu'elle s'agite. Permutation? possible. En tout cas, associations. Ce tout du corporel prend de la place, il respire, produit du bruit, du son, un cycle le lui rappelle et peut, à la limite, le définir. Certes cela n'est pas vrai uniquement pour les femmes. Heureusement. Cela ne les «caractérise» pas non plus. Les hommes ont à leur manière et à leurs moments cette charge physique. Il apparaît cependant, à la lecture de ce qu'on nomme «les écritures de femmes», que cette question du corps et ce corps mis en question reste ce qui nous tient et au coeur et au corps, mais, peut-être est-ce aussi dans le regard de l'Autre. Toutefois, ce n'est que lorsqu'on a du corps et que l'on en a conscience qu'on peut en parler, autrement, c'est-à-dire quand on le perd, c'est lui qui se met à parler dans le symptôme. Doublure et revers, il nous cause et cause en même temps de ses origines, de ses traces, de sa mémoire et de ses misères.

Malgré cette vision passablement éculée, même déformée, de l'écriture entreprise de nomination et d'institution, vision rejoignant cette bouillie déjà trop servie de l'écriture et de la mort, je crois qu'il y a effet d'écriture quand il y a mort et peur de la mort, peur et peur de dire. Ce serait donc penser qu'écrire retourne aussi de ces mots, peur, mort, dire, et, s'expose à une autre peur, celle des mots. Oui, les apprivoiser, les tracer, les dessiner et se faire croire comme accroire que l'on n'est pas seule au monde quoique c'est seule qu'on est dans le monde, avec d'autres.

Si on a beaucoup parlé et écrit sur ces différentes peurs, il n'en demeure pas moins qu'elles sont toujours réelles et s'accompagnent généralement de l'inquiétude devant la feuille blanche. Peur que j'associe, pour ma part, à celle de n'avoir plus d'idée, et surtout celle qui m'est encore plus grande, de n'avoir plus rien à dire. Jamais je n'ai pu travailler, réfléchir et aimer même, en dehors de cette idée, celle que je suis pour moi, cette tache aveugle par où sort l'étrangeté évidemment inquiétante. Dire quelque chose et faire son contraire, penser des projets, des tonnes d'idées de projets et les laisser là, sans jamais les faire partir à l'aventure. Combien de femmes pourtant audacieuses laissent tomber leurs désirs de jeune fille pour retrouver leur taille de guêpe? combien d'entre nous font siens les projets de l'autre, ou ont des enfants pour ramasser ce corps presque en morceaux. Cette remarque ne condamne pas la maternité au contraire mais

ce qu'on accorde et consent de maternité aux femmes est rarement autre que biologique ou reproductrice de chair. Encore que le mot enceinte pour les femmes soit un adjectif et non un nom!

J'aimerais te rencontrer et demeurer dans ce même lieu avec toi, non en toi ou pour toi. Pourtant je suis atteinte gravement de cette maladie de la paralysie qui m'interdit d'harmoniser les convulsions et les crises. Cet amour a son destin, écarteler entre ici et ailleurs, entre le présent et le passé; de l'amour pécheur, dont le travail est à construire plus qu'à déconstruire pour reconstruire cette maison, où la chair s'habite chair, où le rendez-vous dans le soleil se fait aussi dans l'aurore. Dis-moi que le matin va bientôt revenir, que de lui adviendra des chants et des paroles douces. Pour toi, cette fois, toujours première, jamais saisie, à continuellement reprendre et retracer. Espace d'admiration et de pureté, des anges non déchus, des corps entiers reportés dans un avenir probable, nos retrouvailles de tous les jours.

J'aime parfois imaginer que j'imagine. Que je crée. Le monde, l'espace et ma relation au monde. Une femme marche dans la ville et moi j'ai cette femme qui marche dans la ville dans mon ventre: je la rejoins, nous nous rencontrons. Je suis une fille douce. Non, pas une femme car si je ne suis pas la femme de quelqu'un, en revanche je suis encore et toujours la fille de quelqu'un-e. Se figurer que je «fais de la théorie», que je pourrais écrire aussi, étant donné mon penchant pour le domestique, du thé au riz, c'est passer par le registre des émotions et des sentiments (mots-concepts absolument désuets et anachroniques) pour tenter l'impossible, rapprocher ce que je dis avec ce que j'entends. Peut-être serais-je une femme à.

Le champ social détermine ce qu'une femme doit faire. Aussi se laisse-t-elle elle-même prendre dans ce leurre de la production au regard inquisiteur et souvent moral de l'Autre. Je me demande pour combien d'entre nous est-ce facile de dire et de parler son désir, car, si cette phrase pourtant paradoxale, d'un film parallèle dit «Laisse parler ton désir» est une bien belle phrase, elle devrait laisser entendre que c'est plutôt le désir qui nous parle et qui bat la mesure de notre marche intérieure. La psychanalyse nous apprend beaucoup de choses, surtout celles que l'on préfère laisser cachées et «dormir en paix», ces idées étant trop laides, trop crapaudes et trop indignes de Nous. Combien de scénarios inventons-nous jusqu'à inventer une histoire (un passé) qui n'est ni nôtre et pourtant ni autre, la mémoire joue son registre...

Une femme s'assoit pour travailler. Elle partage son bureau, si elle en a un, avec le tout et le reste de sa vie. Elle n'y est jamais seule puisqu'elle y traîne tous les coffres, toutes les valises, toutes les armoires. Interrompue par la vie... la vie domestique... elle recommence bien souvent pour laisser le plan en plan. Comme si elle n'avait pas encore trouvé son rythme ou comme si

son temps ne lui était pas assez précieux. Peut-être est-ce aussi ce qu'elle a à dire qui lui semble tour à tout sans poids et sans force.

Etre sans idées. Cent idées qui se bousculent. Sans mots mais ce désir de les écrire tous dans l'intervalle, écrire ces émotions rigoureuses et vigoureuses. Le déraisonnable qui prend le dessus et la peur de n'être jamais assez ou de n'être jamais ce qu'il faut. *Sentir que la demande pour nous est d'être ce qu'on a et d'avoir ce qu'on est*. C'est bien ce qui rend l'impossible possible, espionnes que nous sommes dans cette culture du raisonnable.

Toujours j'ai voulu écrire. Pour toucher mes soeurs avec mes histoires de marionnettes, pour faire rire ma mère et ma grand-mère. Jusqu'à ce que je m'aperçoive, depuis une lettre tout à fait innocente (!) que j'envoyais à ma cousine, que je disais des «saletés», que ce que je lui écrivais n'était pas ce que je lui disais. Le message communiqué à cette époque, était ma lecture éblouie de la Comtesse de Ségur. J'ai eu peur des mots, des miens et de ceux que j'entendais. Mais cela est demeuré dans la famille, presque oublié, les sanglots aussi.

Réfléchir la différence sexuelle, autour d'elle, sur elle, c'est penser l'impensable désordre amoureux et sexuel. Jamais l'accomplissement de la consommation ne pourra «véritablement» s'opérer. Je ne suis, je ne te suis pas comestible, ni toi, d'ailleurs. Dis-moi encore que nous pouvons être ensemble dans un même lieu sans nous battre. Quand le désir s'en va et qu'il ne reste plus *du corps, qu'est-ce qu'on fait, de ce corps affreux et sans vie.* Prétendre que d'y penser c'est chercher à résoudre cette énigme par de l'androgyne, c'est refouler le féminin au *profit* (!) de la Mère et de La femme, et la différence, en réunissant de deux en un, réelle économie de la Vierge Marie capable de s'enfanter elle-même. Cela se donne à voir dans la reconnaissance et non dans la co-naissance du même, camaraderie dite masculine et chevaleresque. Le corps mis au lieu de la Vérité, illusoire comme de raison, le corps réel et réellement plein sans trou, fissure, perte ou manque, plus qu'introverti, muré, et peut-être aussi musé, sans communion possible avec cet / te autre, ceci se parle tout seul, à lui tout seul. C'est plus qu'identificatoire, c'est l'identité même du même. Cela nous est permis à titre de jeu, de mascarade de la féminité jouant à l'Homme, dans les parties de plaisirs, les carnavals, les histoires et au lit quelque fois. Mais avons-nous *vraiment* de consentir à cette transfiguration?

Devons-nous toujours être autre, nourrice et procréatrice pour laisser choir ces mots qui sans nous rendre la vie plus facile nous la donnent? Labourer la terre et semer le germe de vie, métaphores et lieux communs qui se disent et se tissent si souvent du texte au sexe prennant ainsi écart et faisant la marge entre ce qu'on nous dit et ce qu'on dit (de nous).

Autre chose. Parlez-vous *femmes*? Femme comme langage ou langue, tient ou procède du concept sans être comportemental ou

compartimenté. Et comme la langue est produite du corps (du désir et de la jouissance comme intervalle entre du deux) et conduit au coeur vivant et vibrant des choses et des êtres, je pense que le féminin dépasse ce lieu pourtant ouvert de l'histoire et de la féminité comme mascarade justement. La venue au langage est une avenue bordée d'écueils, une voie d'accès habitée par des différenciations. Dire, ou croire, de l'Un, de l'Unique, c'est refuser place à l'autre, c'est refuser le langage et la langue de l'autre, donc dans sa jouissance son corps. Croire à l'Un toujours, ce n'est pas accepter de se perdre en l'autre, mais c'est souhaiter sa mort, refuser le sexuel et le sexué; ce n'est ni repousser ni admettre la Loi, ni la voler ni la contourner, c'est méconnaître le muqueux; et finalement, c'est accorder au féminin des femmes un statut d'enveloppe castratrice auquel on a pris soin d'enlever, dans le sens de rapt, cette association «simple» du corps et de l'âme, du dehors et du dedans, du sexuel et du spirituel, association reportée dans l'ordre excluant du Symbolique.

Puisque nous sommes toujours là où nous ne sommes pas, puisque nous sommes toujours ce que nous ne pensons pas, puisque ce que nous disons nous échappe toujours, qui parle? quelle langue? j'ai envie de répondre: l'inconscient. Oui, nous sommes porteuses d'inconscient, celui qui nous révèle, qui nous est inconnu, continent de la parole, géographie du désert, qui nous porte là même où nous le portons, Intolérable, comme la jalousie qui nous guette. Seulement la jalousie est ce terrain ombragé en construction, ce terrain vague de défiance où elle rejoue l'histoire et se rejoue à chaque fois pire, plus dure, plus soupçonneuse, plus implacable, jusqu'à ce qu'on se dise que peut-être sans elle, c'est un autre fantasme qui se mettrait à travailler... un autre désir... un autre... une autre... et des rires.

Faire sens et faire vie comme on dit faire l'amour. Ce corps depuis lequel je parle, qui me parle, qui dit de moi quelque chose dans l'insouciance de ce que j'ai de lui: mon texte. Ce corps-texte-sexe qui donne à jouir, qui donne du jouir, qui me pose problème et qui me produit femme folle dans mon corps de mon corps. Toujours en trop ou en moins, toujours trop ou manquante ou manquée. Celles à qui on dérobe la lettre, Reine du foyer, celles interdites de discours au corps malade du signifiant; c'est sur leur silence forcé aux forceps qu'émerge la censure et le discours policier sans parole car à eux et d'eux, doit échapper et s'échapper du féminin, vexés qu'ils sont de cet en-moins supposé sous les yeux de ceux / celles qui ne voient rien ou n'y voient que du feu.

Puis, celles qui racontent des histoires, qui en racontent pour ne pas perdre la tête, la vie, sous ce poignard de la Loi, du Père et de ses représentants, amants, frères, maris, celles qui tout le jour, toute la nuit noircissent sans fin mais avec appétit, des pages, des lettres dérobées aux histoires d'amour de tous les temps, dans cette nuit des temps de l'Amour. Que de silence! Mais que de ce silence naisse l'histoire sauvée de la mort sauvant la vie. Ce silence, mutisme aphasique, le mien en l'occurence, est acte de discours malgré la difficulté d'écouter et surtout d'en entendre l'articulation: quelque chose se passe, se dit, malgré tout, tout étant le refoulé de l'appareil policier... captée ou captive d'un rythme de la signification pose quelque chose de dit, d'indicible, du non-dit, du non-dicible surtout dans l'insupportable écoute autre que celle flottante et active. Ici se creuse, dans cet intervalle-pause, un espace où à-même le langage, tout le féminin de la féminité des femmes se réactualise dans le soleil du printemps.

Pour moi l'expérience du langage, puisqu'il faut bien nommer les choses, c'est le prolongement, certains diront ou diraient la reproduction, la maternité etc. de mon corps - celui qui me donne du fil à retordre... J'apprends, à chaque fois, la métaphore en racontant indéfiniment infiniment mes histoires, les mêmes que je — me — racontais, avant.

Ce que je désigne comme féminin n'est pas une alternative au pouvoir, ni un moyen terme ou une concession faite à l'ordre mais en est sa contrariété, son désordre et son symptôme lui retournant son image sienne de manque. Tout à coup, cela se donne, cela passe là où on ne s'y attendait pas. Ca parle, ça chante, ça ensorcelle, ça dessine. La voix occupe un terrain de terre noire, une terre-meuble, meublée d'introuvables, d'insoutenables. Cette voix tient du désir, dit à propos de lui l'hiatus et l'interruption de la lignée des Hommes. Je retrouve du maternel singulier, du féminin pluriel et c'est là, uniquement là, dans ce moment privilégié que je peux aimer, t'aimer, et, écrire que je t'aime malgré la solitude blanche. Ce moment mène à «mieux l'amour», à l'écriture et à l'amour de l'écriture.

Alors écrire *je n'ai rien à dire* est lu pour ce que ça peut vouloir dire au sens de la morale du sens. Non pour ce geste humble et surtout amoureux que l'on pose aux lettres qui toujours s'assemblent. Heureusement que je ne réussis jamais vraiment bien à écrire ce que je pense et ce que je veux, sinon cela serait terminé, bâclé, tué.

A chaque fois que j'écris, j'ai bien l'impression de me couper du monde. De cette rupture, ce trou, ce vide, émerge tous ces mots: *je ne suis pas là*. Pas *La* non plus. Ailleurs et seule. Le nous des femmes est un nous de solitude. Ce qui n'empêche pas forcément la solidarité potentielle. C'est un je-nous, une articulation visible et possible entre ce je-autre et cette région avoisinante de l'inconscient. De toutes manières, cela a mauvais genre de faire du genou. Rire, arriver à rire à travers nos larmes et nos sanglots.

Les questions insolubles du côté de la production (à qui écrire, pour qui, comment, pour quoi et pourquoi) se résolvent de l'autre côté, celui de la consommation, non pas par la critique ou de son côté. Que dire sinon nommé hystérique ce désir que j'ai des productions de femmes, hystérique par sa demande et son désir. Nous n'existons pas au sens réducteur de l'histoire, nous sommes.

Ces écritures, devenues pour moi lectures, réciproquement me blessent, me chargent, me transportent. Ces *écritures-ailes d'oiseaux*, ces lectures-*ailes à mon flanc*, dont certains noms me font du bien et d'autres du mal: qu'a-t-elle, elle, que je n'ai pas? que j'ai perdu? (à ce qu'il «paraît» c'est la *question féminine par excellence*»). Alliée, certes; ailière aussi, non exempte de la jalousie, de l'envie, mais cette jalousie c'est aussi la persienne, le volet, derrière laquelle on peut voir sans être vue. Voir sans être vue: rien ne dit que ce qu'on voit n'est pas inventé pour justifier cette drôle de position, celle de jouer à la cachette et à l'espion... celle encore plus curieuse de jouer au papa et à la maman en les observant mais ensuite avec chacun d'eux.

Voir sans être vue, réminescence de la scène fantasmatique de l'oedipe, donne mal au dos, aux yeux, au coeur, aux tripes et au sexe. Mais cet / te autre vu / e, lui, elle, eux, elles, que voient-illes? Une persienne, celle du père et de sa jalousie, rien? Entre en jeu, comme de go, le langage: comment est-ce que je peux parler derrière ce volet, ce contrevent, si je continue à voir sans être vue et à parler... sans être entendue? Fantôme, étouffée sous le poids réel de la souffrance toute aussi réelle. J'ai vaguement l'impression d'être hors-la-loi, d'être hors-de-moi plutôt, les bas troués eux-aussi, ce qui ouvre le paradigme du don risqué, qui risque le don-jamais gratuit bien sûr mais don quand même de cette langue avenue-avenir bordée d'arbres de mots, de phrases en forme de feuilles. Certaines images ont le don de parler toute ma nostalgie.

Je m'oppose à toute lecture et écriture, pour ne parler que de

ces deux «activités», qui ne sont pas prises par l'envie de s'ouvrir comme une fenêtre ouverte sur la mer avec joie et peine, simultanément.

J'erre, j'air sans souffle, je pleure, je crie et je rage. La mémoire est excessive, la mienne puisqu'elle me suit et me guette pour mieux me surprendre, celle des autres, car elle m'accompagne, et, c'est cette mémoire qui pourtant me fait écrire. Cela n'est jamais simple pour moi, ni pour personne, et probablement cela doit-il déteindre quand on m'assiste. J'écris mauve et souple, marques fraîches de mon amour, marques fraîches, profondes et tenaces dans leur vivacité et leur férocité. Je respire, insistante, les creux, les descentes me voyant ainsi confrontée aux déplacements et condensations de toutes sortes sans que je puisse user de contrôle.

Les routes mènent à l'indissolution: les souvenirs présents à se construire, passés à se succéder; à l'incendiaire question, puisque sans réponse, réponse aussi car brasier ne s'éteignant jamais, la parole évacuée et logée symptôme dans le corps se démêle à / avec l'écriture, pratique d'amour minoritaire. Jamais je n'ai écrit de mode d'emploi de l'existence, encore moins ici et même ici, j'ai encore plus peur d'écrire les / ces noeuds de mon existence nouée, le terrible froid de l'hiver, je m'adosse à la falaise et m'y évanouis, plus seule que jamais avec mon genou à l'air. Le temps s'écoule.

Sur la plage l'érosion du langage, dans la marge, les lits défaits, sur la colline, les histoires à dormir debout, dans le vent, les retours, les départs et les vagues à l'âme, errer. La mémoire dégorgée.

Ecris. Impératif et commandement. S'assoir et attendre les images, que les mots viennent me rejoindre. La lancinante phrase que j'oublie, celle si importante! L'image qui m'obsède, scénario de la voix que je n'arrive ni à traduire, ni à trahir.

L'écriture a quelque chose à voir avec la rêverie. J'oserais redire avec la pureté dans ce sens de la félicité extatique; ce mot, trop souvent rattaché au christianisme, malheureusement, se rapporte pourtant à la vie intérieure comme unité malgré tout réconciliable avec la démarche de l'écriture puisqu'elles s'exécutent en tous sens et dans toutes directions... de la plage et de ses faces. Cela n'a rien à voir, évidemment, avec l'idéal javelisant de la pureté, c'est au niveau du concept, de l'idée pureté que tout se joue. Cependant elle n'est pas à l'abri de tout soupçon, ni même vraie et uniquement vraie, ou innocente, encore moins limpide, parfaite ou honnête. Elle est juste pure parce que les lettres se détachent les unes des autres, des lettres se détachent des mots, les mots des phrases, les phrases des paragraphes, tout se distingue. Parce que seul lieu où la vie est encore possible, où nous ne sommes pas en train de mourir.

Peut-être aussi que le temps joue: ça prend du temps, écrire. Ca ne le passe pas mais ça le gruge, l'enveloppe, l'enserre et

l'étrenne. Ce dur combat de la langue. La bataille est ouverte, les cartes sur la table, on gagne et on perd dans un même mouvement. Le balancier circulaire...

Il faut tout écrire. Il faut écrire tout. Je ne suis pas certaine de pouvoir expliquer et / ou comprendre ce tout. En réalité, je suis certaine de ne pas le savoir. Je sais que cela doit se faire, que cela se fait et que cela prend l'espace de toute une vie, de tout un amour, sa seule et unique passion. Parfois l'exigente amie écriture est si sévère qu'elle me laisse dans la plus complète solitude d'elle-même, le silence en prime. Je rêve, je «cauchemardise» de la mort, de cadavres, de pertes, de tout! et j'ai peur, terriblement peur, oui, je la connais cette peur absolue et despotique, celle de ne plus pouvoir jamais écrire, plus jamais d'écriture, celle de n'avoir jamais, non plus, les bons mots, de ne pouvoir écrire ce qui me trotte dans la tête. Rien, que le vide, la tache blanche, le mauvais rêve. Ecrire, c'est d'une part combattre cet abandon, effectif ou réel ou non, croyant que je n'y suis jamais seule et, d'autre part, c'est s'y sentir plus que jamais mineure et détournée (déroutée) car très souvent lue pour autre chose que ce qui est écrit. Je me réfère ici au déplacement souvent inauguré quand on dit: «Tiens, voici un livre de femme, (encore un autre ou une autre?) une écriture de femme, une parole de femme, un numéro de femmes... tout un numéro!».

Je crois qu'on consomme le sexe pour ce qu'il est visuellement du sexe: c'est-à-dire dans son absence de corps. En effet, il me semble que la séparation, que le clivage corps / sexe s'opère encore aujourd'hui, aujourd'hui plus que jamais, reléguées, relégués que nous sommes (?) à la course et à la quête d'orgasmes ronds ou pointus, mâles ou femelles. On revendique et on s'assure de ne baiser qu'un sexe, un seul, trou ou verge, alors qu'on se «revenge» dans l'amour puisque on aime ce qui se relie du dehors et du dedans, du sang et de la chair, des tuyaux, boyaux et tripes, de l'âme (intelligence) et du corps (mémoire de l'émotion). Alors, que peut-il bien se passer quand on baise (fourre) avec toute la bonne volonté du monde, *sa bonne volonté du monde* et que celui / celle dont on jouit se trouve replacé / e dans ce registre de la consommation? quand l'amour est en jeu? comment est donc une femme-écrivaine sous ses lunettes? quand elle les enlève... pour faire l'amour...?

Les femmes ça s'écrit toujours au singulier. La multiplication des propos n'empêchent pas les variants, les variations et les variables.

Le langage s'adapte. La langue se tortille sur sa chaise. Elle peut toujours «déclamer» qu'elle s'habitue même si elle ne s'habitue pas toujours. Si tout est affaire de langage, tout est à faire de la langue, le corps ne peut que parler sa différence et non en parler, puisqu'il en est possédé, la tient à l'oeil et à l'oreille creuse du pavillon de ce qu'il reçoit comme messages et informations. Ecrire, c'est donc souvent se laisser à ce qui n'est pas

encore mais qui pré-existe en nous, c'est laisser parler son devenir-vivante, c'est apprendre le bonheur d'être heureuse et y désirer (rester) car nous en avons la connaissance sans le savoir et nous en avons l'intelligence sans la compréhension.

Alors, embrasser et rire avec la vie ce qui se dit, certaine que dire ne tue pas, ou ne tue plus, ne fait pas disparaître et ne détruit plus. Dire non au même s'appropriant de l'autre sous le couvert alléchant du discours publicitaire, on a acheté une marchandise confirmant le trafic des marchandises entre elles. Je ne suis ni plus ni moins et quels risques as-tu pris de m'aimer, et moi de t'aimer puisque cet acte, jamais ne s'achève, jamais ne se termine, jamais n'est un tout; jamais plus du Un, mais au moins du deux, nous rendant neuves, neufs, différents et différentes au régistre aventureux, jamais rassurées, rassurés, ou assurées, assurés, plus jamais la même, ni ta même, tout en désirant éperdument être tienne comme mienne et à-même ce qui n'est ni toi, ni Roi, ni moi mais cet autre chose d'inusité et de jamais franchi.

Je parle cette langue maternelle qui veut sans vouloir (désire) la subversion. souvent interlocutrice interloquée par ce qui est en train de se dire à la fois me dépassant et en même temps, me ramenant à ce qui m'appartient en propre, non comme un bien ou un échange succède à un autre mais bien comme un temps, *moment privilégié de la vie. Je récupère les photos de mon enfance*, attends les tiennes: c'est ma vie et de cette vie, un jour, le roman familial achevé sans se terminer, donnera à naître à un enfant qui m'est encore inconnu. Ce roman m'occupe car je sais que dans ce faire du discours est le défaire de la langue et la défaite de mon histoire. Je voudrais dire, croire, que je n'ai plus peur, ni d'écrire, ni de te perdre, ni de me perdre. Je sais que l'éternité et l'avenir que nous avons devant nous dépasse notre entendement de la vie. Je sais aussi que l'écriture au pays du langage advient en son nom propre, au texte, sans avoir à tuer et à détruire, elle-parole retenant et repoussant. Cette facture ou dette de l'existence, désormais devenue fracture, l'est au prix de l'effraction au code de la route du langage des bien-pensants. C'est parce que nous avons participé à la venue au monde du sujet masculin que nous saurons y venir en empruntant une autre voie.

Ne me tue plus maintenant, ni jamais, je t'invite et te convie à entendre si tu peux, un ton, un temps, un rythme, qui ne te sont pas étrangers mais que trop longtemps tu t'es forcé à censurer; dans ce recommencement, nos alliances, arches ou joncs, la fluidité des affections, les accords et toutes ces choses qui nous font du bien à dire, à entendre et à écrire. Viens. C'est une lettre, non un ordre ou une prière, et c'est sans réservation... viens... *laisse-toi aimer.*

° ° °

Ici mon texte s'est arrêté tout seul. Enfin, mille raisons m'ont empêchée de le poursuivre. Tout à coup, dans ce recul et les reins brisés par ces milles raisons de la puissance, je me demande à qui sela sert, à quoi cela sert-il de continuer ainsi, malgré tout de continuer donc, de réfléchir à des questions qui n'en sont pas, à des monts (lapsus que j'accorde...(!) au texte) qui s'entendent de tous les cotés, à des idées qui servent qui s'en sert.

Ces questions me seront sans doute toujours intimes et je les poserai dans ma vie, à mesure et à la mesure de ce que j'écris: à chaque fois, elles sont là, accompagnées de leur revers... la place, la place que prend une femme... de qui prend-t-elle la place? trop facile de dire la sienne, trop simple, trop vrai... Pourtant vrai et insoutenable car cette même place qu'on occupe, à titre de représentante, est trop grande pour soi-seule, trop étroite pour y amener quelqu'un / e, trop brûlante d'émotions et d'affects de l'enfance, trop pleine, trop vide, trop de trop, trop...

La différence sexuelle n'existe peut-être pas avant sa venue au monde, mais par la suite, elle laisse des séquelles inoubliables. Femmes et théories, du pluriel chaud par lequel ou depuis lequel, l'auto-bio-graphie s'installe et marque le nom sans masquer le corps, l'intelligence. Dans cette loi, sont appelées celles / ceux qui peuvent entendre — non pas celles / ceux qui savent mais celles / ceux qui acceptent d'entendre — voilà, voie, vois-là (et en même temps, par substitution... Loi! va...). Que du Un, que cette idée mythique et fantasmatique entre toutes, une fois pour toute soit troublée par au moins du deux, du miroir, du multiple, du Savoir, de l'être et de l'avoir. Celle-là n'est pas l'autre comparée objet du même à sa reconnaissance.

Je ne suis pas appelée, nommée ou interpellée par un discours où la connaissance se prend tel un savoir, sans se donner autrement que d'origine unique et unaire. Il me nomme *être toi comme lui*, y *être toi, vidée de l'autre haï / e aimé / e*, il me dit *ne sois pas rien*, ou *par être rien sois toute ma pas-toute*. Etre rien de moins que moins que rien, je serai celle qui ne sera pas et qui ne saura pas mais qui aura dans l'entre-jambe, le pas-toute du rien qu'un pas encore à venir jouir, à laisser venir inlassablement chercher et rechercher ce qui fait perdre la tête et qui fait que la tête se perd quelques instants pour se retrouver ailleurs, résultat de l'action de la pragmatique et du discours.

Puis savoir de ce non-savoir que les gestes que l'on pose sont tocore plus surprenants que ceux dont on a rêvé, que les mots écrits le sont tout autant que ceux pensés... l'inachevé.

Peut-on dire qu'il n'y a pas de «vouloir-de-la-femme» mais bien plutôt un «vouloir-des-femmes», énigme de la parole d'où le corps se place en hors-lieu? Ce n'est pas une donnée exacte ou inexacte: elles, donnée et énigme, bavardent et causent curieusement et c'est ce qui nous ramène au point de départ: une énigme / donnée à inclure ou à exclure, énigme donnée naturelle ou surnaturelle. Cette question donc, interrogée, me semble

retourner et se retourner sur elle-même. Et elle y interroge notre propre discours. Ce qu'*Elle* veut? Rien. Ce qu'*Elle* désire? tout, plus particulièrement ce qui ne se dit pas. Et si elle ne voulait rien dire *de ce désir-là*? Et si moi, je ne pouvais rien dire de ce désir-là qui m'habite?

Freud, à la fin de sa conférence sur *La féminité*, in *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, termine comme on le sait, en s'excusant de ne pas tout savoir (de ne savoir pas rien mais tout de même...) en disant d'interroger ou son expérience personnelle, qui en vaut bien une autre, ou la littérature, ou d'attendre que la science soit suffisamment avancée (!) sur ce sujet objet de recherches (!) ou finalement, faire sa propre analyse. Ces voies d'accès à la féminité et au féminin sont, semble-t-il, «royales». Il nous a confié ainsi une tâche qui en plus de ne pas être n'importe laquelle est finalement assez orientée: de la parole libre au discours organisé, de l'association à la réflexion et à l'analyse oui, mais dans des lieux où plus que nulle part ailleurs, ne se dit que du désir.

Je suis une femme aussi souvent que cela m'est possible. Les autres fois, cela m'est nécessaire. Ecrire cela, est la marque d'un amour pour l'amour. Les théories doivent être rieuses, drôles et goûter la chair sinon elles sont mornes et ternes. Cependant, c'est non-autres, qu'elles passeront à l'histoire. Pourtant elles n'ont de réalité que belles. Elles ne sont «normales» que dans l'ordre aboli. Quelqu'une voit, l'autre pressent, les deux parlent de leur silence. Je suis dans la tête d'un homme, mes cuisses sont ses joues, mon ventre, son regard, mes seins, son front, ma tête, la sienne. Il prend de moi mon corps, laisse mon sang à son Père. Sommes-nous héritières de l'histoire de cette histoire ou passagères du Nom?

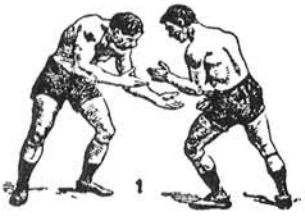
Et le temps, l'infini temps devant nous, ce qui était ébauche devient débauche. C'est de l'amour que je parle. Tout ce qui ne se repose pas sur l'épaule douce, tendre et creuse de l'aimé / e ne se pose pas non plus. J'écris de ce lieu jamais à moi, toujours perdu, retrouvé dans le rêve, réécris ici. Sans but: le but est celui de l'Autre comme le désir, je vogue et vagues. Alors, que veut une femme? peut-être est-elle dans le vouloir d'un désir qui n'est jamais sien, au plus près de son désir à *Elle*? Vouloir comprendre ce qu'elle veut, c'est peut-être passer à côté de ce qu'elle désire.

Je croyais depuis longtemps, enfin, depuis toujours, être à l'abri de certaines images. L'abri permet leur apparition. J'ai cherché à ne pas vivre avec elles. Et ainsi, la discontinuité.

Toutefois, j'étais là, devant elles, avec l'envie de rire et de crier. De pleurer toutes ces larmes retenues depuis des millénaires. J'entendais les autos passer, plus le bruit qu'elles faisaient qu'autre chose. Aucun souvenir, tous jaillissaient en même temps. Je voyais ces images et ce corps autre éternellement qui jouissait. Quelques petits sursauts. Où étais-je logée? dans ces images! où les images valent mille mots,

malheureusement! Moi qui espérait le mot qui valait mille images...

Parle, dis quelque chose. Qu'est-ce que tu en penses, dis, allez dis quelque chose de fort, d'original, qui marquera l'histoire de la littérature, l'histoire du mouvement des femmes, de la modernité, quelque chose de puissant. Le silence du silence. Les crapauds et les fantômes accourent immédiatement. L'image sur le sol, cette image encore à la fenêtre, enfermée dans sa revue, ouverte au passage, close à la jouissance si non perverse, ordre et mesure. Ceci est un écrit de révolte, de peur, de rien. Peste et perte de soi. Ceci est un écrit d'érosion de la page après la vague. New wave, des femmes plus seules que jamais cherchent de l'air. Des femmes ont envie de rire car elles en ont assez. Des femmes n'existent qu'au singulier féminin sans accord, la grammaire pourra toujours y rajouter ce qu'elle veut, cela ne sera que de la *surenchaire*.

° ° °

Ainsi, vous écouter parler. Toutes ici, toutes les deux. Croire à vos paroles, comme moi, croire aux miennes, seul acte de foi possible. Si vous saviez, certaines personnes voyagent personnages incognito. Et nous, imaginons notre offrande un jour. Alors, je vous attends. Je ne suis plus inquiète. Je sais que vous viendrez et vous savez que je vous attends. Aimée. Aimées. Aimé.